

# DE LA QUETE IDENTITAIRE A LA RECHERCHE DE SES ASCENDANTS ?

Nathalie Schlatter-Milon \*

Le jour de la rentrée au lycée, Laurène est découverte recroquevillée sur elle-même, loin de ses nouveaux camarades. Elle se dit angoissée, se sentant mal, craignant le regard des autres.

Jour après jour, Laurène a de plus en plus de mal à essayer de s'inscrire dans le groupe classe. Jusqu'à ne plus pouvoir franchir la porte de la salle de cours. Ou ayant vaincu cet obstacle impalpable, à s'extraire au plus vite de ce lieu, fréquemment de façon ostentatoire sinon théâtrale (affalée sur sa table, lâchant de gros soupirs entrecoupés de petits rires sarcastiques puis se levant avec soudaineté et sortant avec claquement de porte). Souvent, on la retrouve prostrée dans un coin, ou enfermée dans les toilettes, parfois elle se réfugie à l'infirmerie. Lorsque l'infirmière estime que "l'angoisse" de Laurène est incompatible avec un retour en cours, elle en avise la mère qui est tenue de se présenter dans l'établissement pour y récupérer son enfant. En raison de la responsabilité déléguée au personnel de l'établissement à partir du moment où tout élève en franchit le portail, aucun élève ne peut en partir sans transfert de responsabilité auprès d'un adulte autorisé. Cette logique de droit public ne déroge à aucune exception ce qui peut provoquer et ce fut le cas pour Laurène, des moments de tension extrême entre le ou les parents généralement dérangés sur leur lieu de travail et l'institution.

Dans la mesure où Laurène donnait à voir chaque jour et heure après heure, son mal-être, la mère fut de plus en plus sollicitée. Elle en vint à "rejeter" sa fille, voire à lui "faire endosser" les causes de son propre mal-être, prenant à témoin la communauté éducative de ses difficultés à "gérer" les problèmes de sa fille, de sa solitude face à tous ces événements. "*Je n'en peux plus, je n'en veux plus. Elle est égoïste. J'ai aussi le droit à ma vie.*", a-t-elle pu énoncer.

*Mots clés : adolescent, ascendants, ethnopsychiatrie, morts, catholicisme, laïcité, technique thérapeutique.*

---

\* Psychologue clinicienne, doctorante [2002-2003], laboratoire du Centre Georges Devereux, Paris 8

RECHERCHE.....	4
Quelle intention ?.....	4
Ethnopsychiatrie .....	6
Le concept Diable .....	7
Le Diable.....	7
L'objet Pacte .....	8
Tentatives d'auto guérison.....	9
L'appartenance des humains chez les chrétiens .....	10
CLINIQUE.....	10
Plusieurs théories circulent pour penser Laurène .....	10
Laurène .....	12
La branche maternelle.....	13
Quand le représentant de la branche maternelle parle .....	13
La branche paternelle.....	17
Quand les représentants de la branche paternelle parlent .....	17
Le Dieu Catholique ? .....	18
L'histoire du couple que furent les parents de Laurène .....	18
L'histoire vue par Laurène .....	19
Effractions ?.....	20
J'entendais une voix qui suppliait "arrête, papa, s'il te plaît" .....	20
« Je sais ce que c'est de rencontrer la Mort » .....	22
PROPOSITIONS .....	24
Nominations.....	24
L'objet miroir.....	25
L'intime de Laurène : sa chambre .....	26
Métamorphose de Laurène sur deux ans.....	26
RECIT THERAPEUTIQUE .....	29
Loin de l'Auvergne natale .....	29
Marie Vezac .....	29
Claude Vezac C. ....	29
Claude Marie Trull.....	30
Laurène .....	30

TECHNIQUE.....	32
Le rêve sur l'objet.....	32
Quand les patients sont la mesure de votre efficacité !.....	33
Que faire avec les morts ?.....	34
CONCLUSION.....	36

## RECHERCHE

### **Quelle intention ?**

Loin de moi la prétention de démontrer l'(in)existence du psychisme ; le XX<sup>ème</sup> siècle a vu naître foison de spécialistes du psychisme ; les uns à la suite des autres développant des hypothèses de sa réalité et de son fonctionnement.

Loin de moi l'intention de dérouler une théorie de la psychologie des adolescents ; là encore la littérature nous fournit une palette exhaustive de récits.

A partir de mon expérience de terrain auprès d'eux, tant en collège qu'en lycée, œuvrant essentiellement auprès de ceux qui restent récalcitrants aux attentes et exigences du système scolaire ; à partir également de mon apprentissage du dispositif ethnopsy au Centre Georges Devereux, je veux témoigner de l'efficacité de se dégager du puits sans fond du psychisme au profit des différents éléments, au sens d'objets en ethnopsy<sup>1</sup>, qui agissent sur eux, les façonnent, les mettent en mouvement. Les identifier, les mobiliser pour en modifier la qualité afin qu'à leur tour, ils agissent différemment sur la personne, laquelle connaîtra alors une phase de réaménagement, un devenir-autre... **Je fais l'hypothèse d'un tel levier thérapeutique.** C'est cela que j'expérimente lors de mes prises en charge de jeunes. Comment ? En me dégageant systématiquement des faits rapportés ayant engendré mon intervention, en repérant les différentes théories ayant conduit à la mise sous microscope du jeune, en travaillant d'emblée « *un cran au-dessus* » — les parents, l'histoire de leur union, leurs parcours, celui de leur lignée, leurs morts mais aussi leur spiritualité, leur idéologie de vie. Ce faisant, je ne disqualifie pas pour autant les énoncés, ni des professionnels, ni du jeune, ni de ses parents quand bien même ceux-ci pourraient sembler surprenants.

L'objectif de l'ethnopsy étant de se mettre à l'école de l'expertise de l'objet qu'elle étudie, cette méthodologie peut tout aussi bien interroger les théories des sciences humaines. Cette voie évite de les ingérer comme étant posées une fois pour toutes pour aller de l'avant à partir de leur fondement. Comme si la démonstration d'une quelconque

---

<sup>1</sup> Tobie Nathan. La « chose » et « l'objet », texte en ligne [<http://www.ethnopsychiatrie.net/TobieNathan.html>], paru initialement dans *Ethnopsy/Les Mondes Contemporains de la Guérison*, N°2, puis dans *Nous ne sommes pas seuls au monde*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond - Le seuil, 2001, pp.111-151.

hypothèse en contexte expérimental, donc « scientifique », donnait pour acquis les résultats obtenus et ouvrait sur de nouvelles perspectives, processus renouvelable à l'infini dans une perspective évolutionniste et progressiste. Comme si ce qui était éliminé par l'artefact du dispositif l'était à jamais. Et si précisément, ces données disqualifiées avaient un intérêt heuristique ?

L'intérêt de la multiplicité des lectures d'un désordre, c'est d'ouvrir sur des techniques de prise en charge originales, toujours recréées de façon à surprendre. Pour qu'aucun professionnel ne se contente d'un modus operandi ronronnant, donc inopérant à terme. La méthodologie ethnopsy "[place le chercheur] au carrefour des disciplines", selon la judicieuse expression de Jean Denis Bredin, cité in Martine Lani-Bayle, "Ecrire une recherche. Mémoire ou thèse." Chroniques sociales, Lyon, 1999.

Je suis avant tout clinicienne et thérapeute ; mon but est de proposer une technique de prise en charge des adolescents. Je ne suis ni anthropologue, ni sociologue, ni politicienne.

Les thérapeutes traditionnels, les spécialistes de la multiplicité des mondes, de techniques, ces connaisseurs des logiques, des êtres, des objets réservés à des initiés, ne s'érigent pas comme impétrants au gré de leur désir d'exercer telle pratique mais parce qu'ils sont désignés (souvent à partir d'un désordre, d'une maladie initiatique), contraints<sup>2</sup>.

Celui qui les consulte arrive en terrain glissant, en terre inconnue, ignorant du devenir-« chose » qui lui sera proposé.

A contrario, à vouloir rendre scientifiques et communicables les théories du fonctionnement psychologique de la personne, les concepts rendant compte des hypothèses des processus impliqués, ont perdu de leur force. Vulgarisés par leur diffusion en terre profane, ils ont à présent leur vie propre et une action sur les individus hors du contrôle de ceux qui s'érigent en experts du psy. En conséquence, tout un chacun se targue d'une psychologie "naturelle". Alors pourquoi consulter ? A quel titre les pys restent-ils spécialistes ? Si oui, de quel champ ?

Parce que le devenir-« autre » qu'ils proposent est aujourd'hui trop évident d'intention normative, parce que l'adolescent qu'on qualifie trop banalement « en crise », a besoin d'une promesse d'initiation, d'une promesse de modernité, d'une promesse

---

<sup>2</sup> SCHLATTER-MILON Nathalie, *Biographie critique d'un psychologue clinicien. Fabrication d'une psychanalyste*. Mémoire pour la Maîtrise de psychologie clinique et pathologique. Université Paris 8 Vincennes-Saint Denis, 1998.

d'expériences fortes, la fadeur de la relation clinique « psy/patient » est systématiquement rejetée. Peut-on essayer d'éclairer cette position à partir du fait de société que d'aucuns nomment mai 68 ? Qu'a produit sur les générations suivantes cette révolution idéologique et culturelle — les ados de la fin du dernier millénaire sont les enfants des ados ou jeunes adultes de l'époque (ceux qui avaient entre 18 et 21 ans et demeureraient encore mineurs au sens légal du terme)? Au regard des discours sur la citoyenneté, l'éducation à la santé et à la sexualité que véhiculent l'école et tant d'autres institutions instrumentalisées au service de la mise en œuvre de politiques sociales, tous ces éléments font-ils office de nouveaux attachements, au sens de Latour<sup>3</sup> et Nathan, à identifier comme agissant sur les personnes quand bien même cela serait de façon négative, inverse à l'intention initiale ?

### ***Ethnopsychiatrie***

Le professionnel qui œuvre à partir de l'ethnopsychiatrie n'est pas un psy (-chologue ; -chiatre) qui détiendrait une culture ethnologique. C'est plutôt quelqu'un qui fait le pari qu'entre les deux (le tout psy, le tout ethno), il existe un espace de négociation, un lieu d'accommodement.

Mais l'ethnopsychiatre n'existe pas en tant que tel !

En conséquence, le dispositif ethnopsy n'est pas comparable aux dispositifs thérapeutiques "ordinaires" d'autant qu'en son sein se rencontrent les membres d'équipes aux théories différentes : toute comparaison d'efficacité entre les dispositifs s'avère donc inutile sinon impossible.

Comment mettre alors en œuvre, sur le terrain, la méthodologie produite par l'ethnopsy; comment la traduire lorsque le dispositif princeps ne peut pas être décliné ?

Dans l'intimité de la relation thérapeutique duelle, l'inquisitoire, synonyme de toute-puissance d'une science sur les autres, est roi. Comment y opérationnaliser le contradictoire si justement synonyme de parlement ?

La clinique ethnopsy oblige à la création ; elle propulse le professionnel à endosser le rôle de « *réceptacle* » du contradictoire. A défaut de réunir en un même espace les représentants des différentes théories, il est tenu de les « incarner », de dérouler les

---

<sup>3</sup> Bruno LATOUR: "*Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement*" in André MICOUD et Michel PERONI, *Ce qui nous relie*, Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues, pp. 189-208 (2000).

différentes théories possibles pour parvenir avec l'intéressé ou les intéressés à la co-construction d'un nouveau récit.

Au delà des théories, celui qui se revendique de l'ethnopsychiatrie reste celui qui fait [chercher à faire] parler les disciplines. La gageure reste de les connaître (au sens de les posséder et de les éprouver) suffisamment pour les confronter ! Les différentes cultures, bien sûr !, mais aussi les différentes cultures scientifiques.

### ***Le concept Diable***

Une question me taraude et empêche mes pensées de se figer : tout ce qui n'est pas source du bien dans le christianisme, est-ce uniquement la voie du mal, la voix du malin, donc forcément le diable ?

Tout chrétien, tout catholique vit d'abord pour les autres ; la foi catholique, puis la catéchèse fabriquent le noyau du converti pour l'animer dans une posture d'abnégation ; or ceci s'oppose radicalement à l'individualisme libéral de la société « sans contrainte » issue de mai 68. Quelle passerelle entre ces deux idéologies dans le monde occidental ? Et si leurs fondements étaient totalement antagonistes, lequel alors acculturerait l'autre ? A l'évidence, face aux réalités de terrain, je pencherais pour la voie du post mai 68. Mais alors, n'est-ce pas en cet endroit que réapparaît le diable ?!...

### ***Le Diable***

Je dois à Catherine Marion<sup>4</sup> à l'occasion d'échanges cliniques particulièrement féconds la piste d'une hypothèse génétique pour expliquer l'action du Malin. Le diable serait présent à l'intérieur du corps humain. Il serait là dès la conception, bien circonscrit dans l'hélice de l'ADN. Lorsqu'il y a effraction et ouverture « psychiques », il envahit toutes les cellules et se démultiplie telles :

- ➔ l'apoptose qui est la prolifération des cellules mortes ;
- ou
- ➔ la nécrose qui est la mort de la cellule.

---

<sup>4</sup> MARION Catherine, *LE DIABLE. ESSAI DE PSYCHOPATHOLOGIE CONTEMPORAINE*. Thèse pour le doctorat en psychologie, soutenue le 19 SEPTEMBRE 2003. Université de Paris 8.

Cependant, l'être du Diable devient actif et agissant sur celui qui a été ouvert différemment selon les deux cas. Avec le premier, on peut parler d'une forme de « survie » ; avec le second, la mort semble inévitable....

Le Diable provoque l'éclatement, la dispersion, le non-sens ou l'inversion ; il est désunion et mélancolie.

Il provoque de la frayeur et induit le retournement de l'enveloppe. Au moment de l'effraction, le noyau de la personne est expulsé ; en ce vide prend place l'être du diable.

### *L'objet Pacte*

Techniquement, est-ce faire apparaître l'objet Pacte ou fabriquer un contre-pacte ? On verra plus loin que la clinique contraint toujours au plus complexe...

Le Pacte est un objet non clôturé, qui se disperse. C'est l'être du diable (parce que lui-même est dispersé) qui le fait fabriquer ; c'est une tentative de retourner dedans à travers l'inhalation des fumées, à partir des apparitions.

### *Remarque clinique*

Quand Laurène brûle le Pacte (fin août 02), alors réduit en cendres, elle respire et inhale les fumées qui s'en dégagent : c'est par là que l'être du diable peut (re)rentrer et s'installer tout en restant actif.

Le vocable Pacte est en lui-même déjà une théorie (occident, christianisme). Faut-il trouver un autre nom à cet objet ainsi brûlé et dont les écritures sont significativement chargées ? Ou cette façon de faire, culturellement connotée, conduit-elle forcément le thérapeute entre les mains du dieu chrétien et de son négatif, le diable ?

Chez les convertis, le diable « s'introduit » au moment du procès (Inquisition - Moyen Âge).

Les inquisiteurs étaient vêtus de noir et rouge (couleurs « goûtées » par les « gothiques »).

1. d'abord, ils agissaient sur la pensée : ils faisaient faire des aveux aux « sorcières » et distordaient leurs pensées, "*tu dis ça mais en fait c'est ça que ça signifie !*", à partir d'un interrogatoire très précis.



**Remarque clinique**

Laurène a grandi tiraillée entre 2 éducations opposées à savoir, à chaque fois qu'elle se retrouvait avec son père, celui-ci s'évertuait à disqualifier ce que la mère avait déposé. Double contrainte, injonction paradoxale ou action extérieure ?

2. S'ils n'obtenaient pas d'aveux alors ils passaient à la torture, notamment par pression de la cage thoracique, jusqu'à étouffement.

**Remarque clinique**

Est-ce pourquoi Laurène suffoque ? (ce que sa mère qualifie de spasmophilie). Nous verrons plus loin combien un épisode vécu chez son père se rapproche fort d'une telle description.

3. Il s'agit de quelque chose qui est de l'ordre de l'intentionnalité, qui vient de loin (la période des procès des sorcières)

**Remarque clinique**

Est-ce pourquoi Laurène dit toujours "c'est instinctif" ? Tous les signes qu'elle donne à voir, peuvent être lus à partir de la grille : Cela traverse la pensée de Laurène.

*Tentatives d'auto guérison*

Les rituels sont codifiés dans une matrice de sens ; leur logique est précise, leurs objectifs, leurs fins sont définis.

Tout rituel sorti de son contexte de sens et appliqué dans un monde autre, étranger aux logiques intrinsèques ayant présidé à sa fabrication n'est pas prédictible des êtres qu'il va produire.

**Exemples :**

Epilation → rituels de pureté, de préparation à la sexualité en terre musulmane<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Paradoxalement, en Occident, le diable est représenté hybride et velu (pieds en sabots, tête d'animal).

Scarifications → rituels de passage ou de traitement selon certaines ethnies africaines.

### ***Remarque clinique***

Laurène s'applique de façon sauvage des actes codifiés et ritualisés d'autres mondes. De la même façon, Laurène écrit avec son sang et s'en remet à l'être du diable. A partir du moment où je lui ai donné à voir et à entendre les logiques pouvant se jouer « derrière », ailleurs, elle a cessé simultanément d'y faire appel. Parce que les scarifications ne sont pas une automutilation, parce que l'écriture par le sang n'engendre pas le fait de pactiser, toutes ces formes d'engagement sont une tentative d'auto guérison.

En conséquence, techniquement il s'agit d'explorer tout ce que fait et exprime Laurène pour le déconstruire tout en montrant à chaque fois que « ça » existe significativement dans un autre monde, un autre contexte.

### ***L'appartenance des humains chez les chrétiens***

Le Dieu chrétien se veut unique. En conséquence, tous les humains de cette terre devraient lui appartenir → cela annule-t-il les notions de lignages et de générations ? Etant tous enfants de Dieu, nous sommes alors tous frères et sœurs ! Mais le modèle de parenté « père - mère, fils, fille », n'est peut-être pas pertinent pour décrire l'attachement au dieu catholique. A qui appartiennent ceux qui ne se convertissent pas ? Tout ce qui n'est pas affilié à dieu, n'est-ce pas alors la propriété du diable ?

## **CLINIQUE**

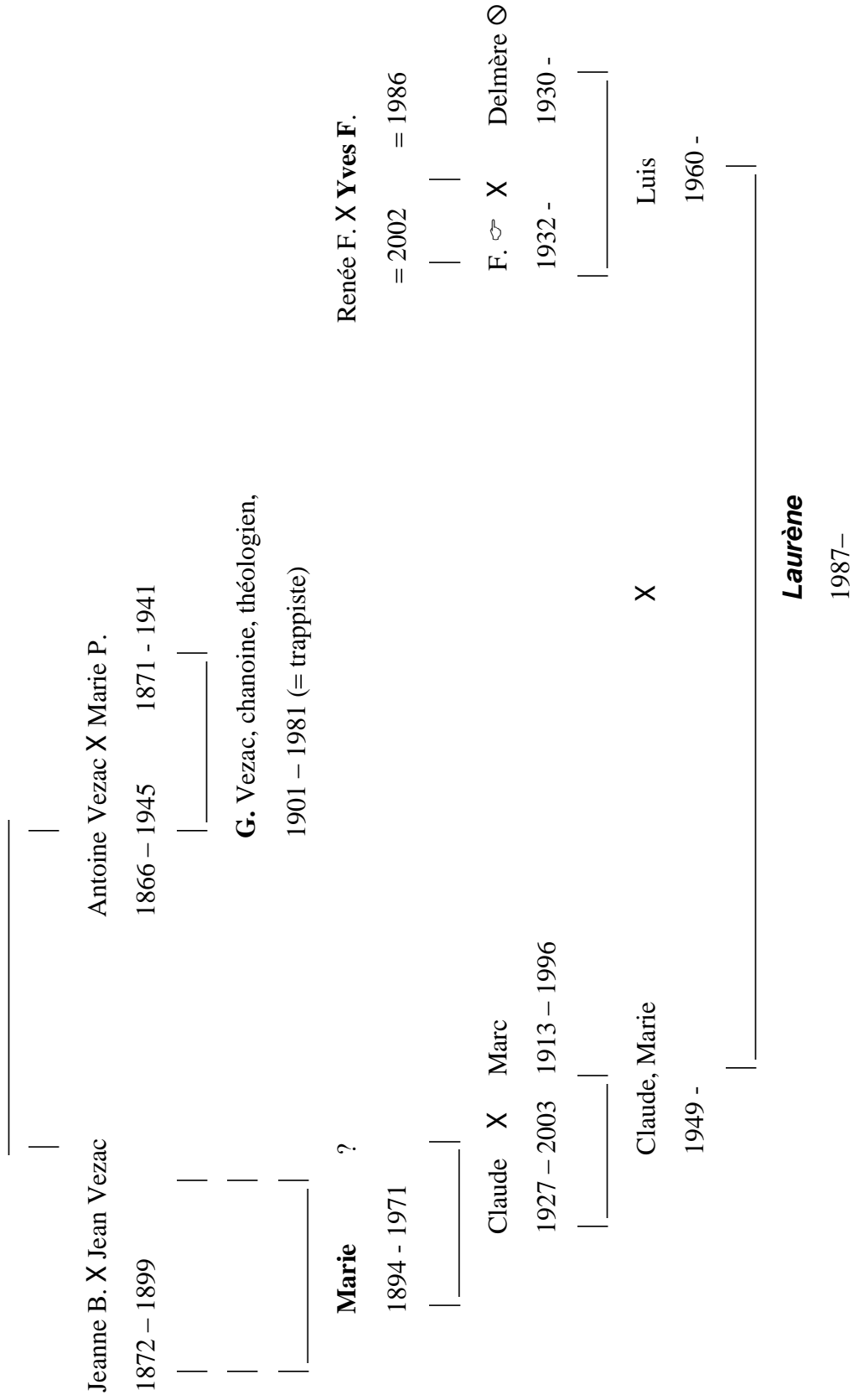
### ***Plusieurs théories circulent pour penser Laurène***

1. L'institution scolaire : famille monoparentale, absence du père, mère "hystérique" élevant seule sa fille.

2. La lignée paternelle : elle voulait un enfant, elle a choisi un bel homme. Les hommes sont tous exclus de cette famille (il s'agit ici d'une capture d'âme).
3. La mère : très psychologisante, Laurène serait très gravement déprimée, avec des problèmes psychologiques. Madame Delmère ne pense pas que sa fille relève de la psychiatrie. Comme infirmière, de surcroît sensibilisée à l'analyse psychodynamique, les êtres dont témoigne Laurène résultent d'un processus de pensée chez Laurène : elle s'est elle-même persuadée être possédée par des esprits. Laurène fabrique par une sorte d'autosuggestion les êtres qu'elle prétend voir. Se voulant rationnelle, Madame Delmère ne peut en effet guère adhérer à ces concepts : possession, êtres, esprits... Alors pourquoi le magnétiseur<sup>6</sup>, les messes, la numérologie, voire la perspective de conduire Laurène chez les Evangélistes ?
4. La grand-mère maternelle : à partir de son expérience de vie, de la philosophie qu'elle en a extraite, Laurène traverse une étape de vie, pourvu qu'elle en tire une expérience constructive.
5. Laurène elle-même : elle est le résultat de ce que son père lui a fait vivre dans son enfance, elle n'a jamais été heureuse à cause de lui.
6. L'institution "soins" : avec sa collection de psys et le médecin traitant qui suit Laurène depuis son enfance, chaque intéressé est pensé comme hystérique en prise avec des pulsions oedipiennes non résolues.
7. Moi-même : qui opte pour la position de "*réceptacle du contradictoire*", cherchant à déconstruire avec Laurène et sa mère les théories en conflit tout en m'étayant sur mes options méthodologiques (délaissant l'investigation intrapsychique au profit des attachements).

---

<sup>6</sup> Avant la première hospitalisation, intervenue en septembre sur l'initiative de l'infirmière scolaire, mais en accord avec la mère, Madame Delmère et Laurène ont consulté un magnétiseur local : pour la mère, afin d'agir sur des vertèbres cervicales douloureuses ; pour Laurène pour stopper la "spasmophilie". Ce thérapeute traditionnel a demandé à travailler plusieurs fois pour traiter Laurène. L'hospitalisation est venue interrompre cette démarche thérapeutique. Laurène reconnaît une relative efficacité de ce professionnel : pendant 24h, elle n'a plus ressenti de malaise puis les êtres ont réapparu.



### ***La branche maternelle***

Je repère combien Laurène se présente à partir d'une transmission par les femmes. A 4 générations au-dessus. Et cette transmission est de l'ordre de l'effritement des objets du catholicisme.

Madame Delmère dit avoir fait sa communion solennelle sans avoir eu le choix. Laurène n'est ni baptisée, ni baignée dans la catéchèse mais elle possède une bible. Elle l'a chargée de signes antéchrists. Cela modifie-t-il pour autant sa fonction ? Sa mère la veut libre de son choix de vie spirituelle. Le peut-elle vraiment ? Ou ce qu'elle donne à voir n'est-ce pas justement ce vide, cette absence d'inscription ; que lui est-il « inconsciemment » transmis ?

Puis apparaissent des morts...

Marie...

Laurène, à ma demande devait faire brûler une bougie pour son arrière grand-mère Marie mais en essayant de pénétrer dans deux églises, le franchissement du seuil lui fut impossible.

Un chanoine, théologien, spécialiste des textes, mort à 80 ans chez les pères trappistes....

Comment penser alors Laurène qui s'affiche d'appartenance au monde des "gothiques" mais qui rejette la proposition de cette affiliation trop simpliste, trop réductrice pour elle ? Peut-être refuse-t-elle la catégorisation ? Elle explique que ceux qui se revendiquent comme tels sont superficiels. Ils ne sont pas là où elle est, entendons, ils ne vivent pas ce qu'elle expérimente au quotidien comme relation avec le monde des morts ; eux le mettent en scène ; elle n'a pas besoin de cet artifice ; elle est branchée en direct. C'est pourquoi, elle se prétend capable d'identifier certains qu'elle qualifie de son monde même s'ils se donnent à voir de manière "neutre"...

### ***Quand le représentant de la branche maternelle parle***

Le 23 décembre 2002, je me suis rendue au domicile de Madame Trull, mère de Madame Delmère ; tout a été organisé. Cette grand-mère a accepté de me rencontrer, la

mère de Laurène a médiatisé cette rencontre, Laurène a adhéré d'emblée à cette proposition. Malheureusement Madame Delmère avait tout prévu, sauf de se trouver partie prenante de cet entretien. Techniquement, cela a entravé ma stratégie clinique, influençant la construction de mon cadre d'intervention.

Je le ressens très vite, Laurène échappe au dispositif. Quand bien même j'ai pu parcourir avec cette grand-mère un peu de l'histoire de la famille, du côté maternel de Laurène, il me fut difficile d'activer, pour investigation en profondeur, l'attachement « fille de / mère de ».

En revanche, cette femme m'a beaucoup parlé d'elle. Je devais me laisser surprendre par ce que je produisais ; j'ai décidé de m'en saisir. J'ai lutté également contre une empathie envahissante liée à son état de santé : elle était atteinte d'un cancer avec métastases, état que la médecine qualifie de "phase terminale".

Madame Trull me décrit avec force détails ses souffrances, les réalités physiologiques auxquelles elle doit faire face ; j'ai travaillé en milieu hospitalier auprès de personnes âgées, je me sens comme en terrain connu ; mais j'ai aussi perdu mon père (un an sépare leur année de naissance), 13 mois plus tôt, des suites d'un cancer.

J'étais là pour Laurène. C'est cela qui m'animait et me propulsait comme professionnelle, doctorante en psychologie.

Je décide cependant de « faire appel » à mon père. Ce choix est fonctionnel et la grand-mère de Laurène entre en "communion" avec moi. Sa fille, la mère de Laurène, me dira après son décès " *vous en savez plus sur ma mère que moi-même*". Et c'est moi qui serai la dépositaire des dernières réflexions de cette femme. Alors qu'elle sera hospitalisée dans une unité de soins palliatifs, deux mois plus tard, je serai la dernière personne, à l'exception de l'aumônier, avec laquelle elle aura "conversé" tout en déposant des choses profondes, me parlant de ses enfants, de son fils, de Laurène (qu'elle surnomme Milochâ – elle a toujours attribué des surnoms à ses enfants ainsi qu'à ses petits enfants).

Cette femme a su évoquer avec autant de sensations — l'émotion, la colère, l'incompréhension qui l'avaient traversée générant en elle douleur et vertige : du non-sens en quelque sorte — que si l'événement était contemporain, le souvenir suivant : elle a 6 ans environ et se trouve à l'école élémentaire ; l'institutrice interroge chacun des enfants au sujet de la profession de leur père. Madame Trull répond fièrement

"menuisier" et essuie simultanément les sarcasmes d'un élève : "c'est faux, c'est une bâtarde !". Elle se rappelle avoir ressenti comme l'effet d'une "brûlure au fer rouge". Aussitôt de retour chez elle, elle s'en est allée interroger sa mère qui lui a raconté son histoire avec ce bel italien du Nord, sa grossesse à jamais tue à l'annonce de la situation familiale de cet homme, marié et père de famille. Dès lors, il n'en sera jamais plus question ; le sujet redevint "tabou".

Madame Trull porte en effet à ce moment-là encore le nom de sa mère. Celle-ci vivait déjà avec celui qui allait lui donner son nom mais lorsque ce couple officialisa sa vie maritale, Madame Trull avait déjà plus de 10 ans....

### ***Une génération au-dessus***

Marie Vezac nomme sa fille, qu'elle met au monde dans la plus grande discrétion, Claude, du prénom de son jeune frère mort pour la France à la fin de la première guerre mondiale et dont elle a vraisemblablement été séparée à la mort de leur mère. Elle avait 5/6 ans, lui avait 3/4 ans. Marie est alors élevée par sa grand-mère maternelle ; on suppose que Claude le fut par la grand-mère paternelle.

Lorsque la seconde guerre mondiale survient, Marie décide d'éloigner sa fille de la capitale ; elle l'expédie dans sa famille en Auvergne. Claude Vezac C. (qui deviendra Trull) fait connaissance avec la seconde épouse de son grand-père maternel, cousine germaine de sa mère et surtout avec la demi-sœur de Marie, Maria, née des secondes noces de son père. Maria est déjà mariée, elle ne peut pas avoir d'enfants et demande à adopter Claude qui refuse. Elle porte le nom de celui qui l'a élevée et qu'elle considère comme son père !

Au sortir de la guerre, Claude Vezac C. rejoint les siens sur Paris ; elle a 18 ans ; c'est une belle jeune fille. Elle rencontre celui qui deviendra son époux, de 14 ans son aîné ; c'est un homme marié, père d'un garçon. Claude Vezac C. porte son enfant. Marie ne veut pas que l'histoire se répète ; elle aide sa fille à avorter. Puis Marie et son époux financent le divorce de leur futur gendre. Claude Vezac C. est à nouveau enceinte. Elle met au monde une première fille quelques mois avant son mariage. Madame Delmère, mère de Laurène, vient au monde 9 mois après l'union de ses parents. Elle est la première née Trull.

### ***Quand le péché conduit à l'agnosticisme***

Madame Trull naît dans une enveloppe familiale catholique "effractée". Lorsque Marie découvre qu'elle porte l'enfant d'un homme marié et père de famille, elle est effrayée : il n'est pas question d'avorter ; il n'est pas question de briser la famille de cet homme. Elle se pense pécheresse et tout au long de sa vie, elle n'aura de cesse d'obtenir le pardon de dieu. Elle élève sa fille comme une bonne chrétienne, la baptisant et lui faisant suivre la catéchèse. Madame Trull se reconnaît dans ce parcours religieux ; cependant elle se rappelle que vers sa 15<sup>ème</sup> année, après sa confirmation, la lecture d'ouvrages différents, la réalité du conflit mondial la conduisent à remettre en question la Réalité du dieu chrétien : Dieu n'existe pas !

Madame Trull se nourrit de lectures multiples et variées, les joies et les peines de son existence complètent ses réflexions. Au terme de sa vie, elle conceptualise sa propre philosophie de l'humanité. Elle élabore une pensée sur l'universalité de l'Homme en 5 points :

1. tout homme a besoin de boire
2. tout homme a besoin de manger
3. tout homme a besoin d'un toit
4. tout homme a besoin de se reproduire
5. tout homme a besoin de dormir

Et cela quels que soient l'époque, le lieu, la race, la religion...

Cependant Madame Trull se plie au rituel du baptême pour chacun de ses enfants et leur donne une éducation religieuse — catéchisme, communion et profession de foi — pour la paix de sa mère.

Madame Trull partagera 30 ans durant la vie du père de ses enfants. Ils vivront sur Paris, puis dans l'Oise, en Moselle pour finir en Bretagne.

Si Madame Trull n'a eu qu'un homme dans sa vie, qu'elle chérira jusqu'à son dernier souffle, celui-ci refera sa vie après son second divorce. Comme il avait rompu avec son 1<sup>er</sup> fils, il rompra tout autant avec les siens.

Ses enfants apprendront son décès par une annonce dans un journal local. Seules Madame Delmère et sa sœur aînée assisteront à ses funérailles. Madame Trull, sa seconde épouse, se retient d'y participer pour éviter de croiser celle qui lui a pris le père de ses enfants. Ce père, dont Madame Delmère dit : "*c'était un coureur de femmes*



*dehors mais à la maison, il avait besoin d'une femme fidèle et droite". Sa dernière épouse, catholique pratiquante, lui offrira des funérailles religieuses, évoquant en fin de vie une conversion de cet homme...*

### ***La branche paternelle***

Le père de Laurène, seul garçon d'une fratrie de 3 enfants, ferme la porte de la descendance du couple de ses parents. Il est celui qui transmet le nom. Qui transmet tout court. Il s'est fabriqué une théorie de l'élevage des enfants, sorte de mixte de son expérience et de connaissances livresques dont il refuse de déroger. Sa rigidité témoigne parfois de la violence de ses certitudes.

#### *Quand les représentants de la branche paternelle parlent*

La mère de celui-ci, issue d'une famille bretonne catholique pratiquante, a grandi auprès d'un père qui avait décidé de rompre avec la dépendance tant spirituelle que matérielle au monde clérical. Dans leur famille, on était notable et l'on participait à la vie de l'Eglise ou l'on était soi-même du monde de l'Eglise. Ce père cesse les dons à l'Eglise, il garde son patrimoine pour les siens ; il refuse même l'enseignement catholique pour ses filles. Survient la seconde guerre mondiale. Il entre dans la Résistance. Identifié (dénoncé ?) et arrêté, il est déporté en camp. Là, il partage son quotidien avec des morts-vivants, des cadavres ; l'air ambiant transpire la mort. Son seul salut lui vient de son noyau. Il est croyant ; il se tourne vers Dieu et Dieu l'aide à survivre. A son retour de déportation, il exige de ses filles qu'elles (re)trouvent la foi ; elles doivent faire leur communion. L'aînée accepte, la cadette, grand-mère de Laurène, a 13 ans et n'y trouve sens. Elle se dérobe au rituel. Plus tard, lorsqu'elle épouse, en 1955, Monsieur Delmère, pure fabrication socialo-communiste issue du monde enseignant picard ayant rompu avec tout dogme spirituel, elle rejette définitivement les rituels catholiques. Leur union ne sera pas une alliance bénie par Dieu mais un engagement entre deux citoyens civilement contracté ! Les trois enfants qui naissent entre 56 et 60, ne sont évidemment pas baptisés.

L'aînée épousera un médecin dont elle aura une fille, Solène, que la justice confiera au père au moment du divorce ; d'un an la cadette de Laurène, elle traverse elle aussi une adolescence difficile nécessitant parfois une hospitalisation en pédopsychiatrie.

La cadette, diagnostiquée comme "anorexique" restera célibataire.

Le fils, le père de Laurène, inquiétant ses parents, connaîtra une adolescence difficile et une errance scolaire le conduisant vers 17 ans à son transfert en établissement spécialisé dans les troubles du comportement. Effrayé par la population accueillie en ces lieux (essentiellement des jeunes toxicomanes), le grand-père maternel usera de son influence pour retirer son petit-fils de cet établissement et le faire admettre en institution privée. Monsieur Delmère échouera malgré tout aux épreuves du baccalauréat. Il a une vingtaine d'années, se tourne vers le monde du travail ; il trouve un poste d'ambulancier.

### *Le Dieu Catholique ?*

Lorsque je propose aux grands-parents de Laurène un récit témoignant de la déliquescence du lien à Dieu, au sein de leur famille, tentant de leur montrer que l'adhésion à une quelconque forme de religiosité ne peut en aucun cas être le résultat d'un choix délibéré, comme le siècle des Lumières puis le monde Moderne avaient voulu le laisser croire, la grand-mère de Laurène me surprend par cette phrase sibylline sur le seuil de la porte au moment de nous quitter :

*"Peut-être que ces choses sont en train de nous rattraper ; Luis fréquente une jeune femme catholique pratiquante qui va tous les dimanches à la Messe"....* Seulement cette jeune femme de près de 15 ans sa cadette n'est pas française, elle arrive d'Amérique Latine... Monsieur Delmère a 43 ans ; il veut (re)faire sa vie. Faut-il cet ailleurs pour pouvoir enfin fonder un foyer ?

### ***L'histoire du couple que furent les parents de Laurène***

Lorsque Madame Delmère rencontre le futur père de Laurène, elle exerce comme infirmière dans une clinique. Elle se remet difficilement d'un épisode dépressif profond l'ayant conduite à attenter à ses jours. Plusieurs jours d'un coma profond et quelques séquelles physiologiques, voilà tous les éléments qui lui rappellent ce "passage". Madame Delmère dit elle-même en être sortie "*modifiée*". Le couple est en communion intellectuelle et charnelle. Mais les parents de Monsieur Delmère voient d'un mauvais œil la relation de leur fils, tout juste sorti de son adolescence tumultueuse. Ils ne peuvent rien lui dire, il est majeur, libre et autonome. Ils le pensent toutefois

influençable à moins que ça ne soit sa virilité de jeune homme qui guide son élan envers cette femme de trente ans s'intéressant à lui ! Les relations entre Madame Delmère et ceux-ci se révèlent tendues, tout juste cordiales. Madame Delmère finit par se trouver enceinte. Elle est ravie, Monsieur Delmère n'est pas de cet avis. Il lui impose une interruption volontaire de grossesse, pour lui acte banal venant mettre fin au processus de développement cellulaire de deux gamètes tout juste fécondés. L'embryon en voie de développement n'est pas fœtus, le fœtus de moins de 6 mois n'est médicalement pas viable donc pas humain. C'est biologique.

Il n'en est pas de même pour Madame Delmère. Aussi quand le désir d'enfant se fait pressant, elle se montre ferme : c'est un enfant ou elle le quitte. Ils se marient fin juin 86, Laurène naît en avril 87. Dès le début de sa grossesse, Madame Delmère se consacre à son enfant, délaissant son époux. A la naissance de Laurène, la distance qu'elle lui impose s'accroît ; sa fille et elle ne font qu'un ; il n'y a pas de place pour un tiers. Lorsque Laurène atteint 18 mois, Monsieur Delmère est reçu en stage de formation professionnelle dans l'Est de la France ; son départ marque la séparation du couple dont le divorce sera prononcé en 1992. Néanmoins, pour l'équilibre de Laurène, les trois continuent de passer des vacances ensemble pendant quelques étés. Monsieur Delmère qui estime devoir remplir son rôle de père en triangulant la relation de sa fille à sa mère, profite de tous les instants passés avec elle (WE et vacances dus par le droit de visite et d'hébergement) pour contrebalancer la position maternelle. Il se montre dur avec Laurène, exige d'elle qu'elle expérimente les apprentissages sans cordée ; il veut qu'elle soit armée pour son avenir. A contrario, Madame Delmère telle une mère hyper protectrice devance toutes les difficultés de Laurène, veut lui éviter tout traumatisme d'apprentissage. Laurène grandit tiraillée entre deux parents aux théories d'élevage antinomiques.

### ***L'histoire vue par Laurène***

Pour Laurène, la grossesse de sa mère lui ayant donné naissance, fut "organisée" par cette dernière. Celle-ci n'était déjà plus amoureuse de son père. Cette grossesse fut une sorte de chantage que son père a accepté parce qu'il était encore "fou" d'elle.

A la suite de la séparation de ses parents, Laurène a continué de voir son père au rythme du droit de visite et d'hébergement classique. Elle se souvient que les relations entre eux

deux étaient difficiles. Elle avoue n'avoir jamais aimé cet homme. En quoi était-il son père ? Pourtant à la fin de la primaire, Laurène se souvient avoir porté un regard différent sur son père ; elle découvrait un sentiment nouveau à son égard, quelque chose comme de l'affection.

Parallèlement à son entrée au collège, Laurène éprouve le besoin de prier, de s'adresser à Dieu. La prière qui lui vient était plutôt rationnelle et en français : elle demandait à se sentir bien dans sa peau, à savoir résister au regard des autres —plus tard ce regard des autres se transforme en sensation d'effraction *"j'ai l'impression que c'est un viol quand on me regarde, surtout les hommes ; ça me rend hyper haineuse."*

Entre la 6<sup>ème</sup> et la 5<sup>ème</sup>, Laurène s'interroge sur Dieu et les protections des humains issues de son culte. Lorsque son corps se transforme et qu'elle devient pubère, elle a 13 ans et se retourne contre la religion. Elle use de railleries et se montre malveillante : *"j'étais en colère contre le dieu de ma famille ; je faisais des dessins anti-catho ; ma meilleure amie était 100% catho !"*

Scolairement, Laurène est une bonne élève. Le passage en 4<sup>ème</sup> marque une rupture. Laurène n'écoute plus en cours, les matières scientifiques la rebutent : *"je n'écoutais plus rien, j'étais occupée à griffonner des petits mots partout."* Mais elle distingue cet état de celui qu'elle traverse au lycée : *"Sauf que maintenant si je n'écoute plus, ce n'est pas pour les mêmes raisons."*

Cette année scolaire de la 4<sup>ème</sup>, c'est aussi le temps de la découverte du sexe opposé. Laurène a un flirt : *"c'était comme s'il était un des miens"*, souligne-t-elle pour expliquer pourquoi la relation n'avait pas été difficile.

Courant du troisième trimestre de l'année de 4<sup>ème</sup>, Laurène et sa mère changent de quartier, Laurène est rattachée à un nouveau collège ; elle fait le choix de l'intégrer à un mois des congés d'été.

### ***Effractions ?***

*J'entendais une voix qui suppliait "arrête, papa, s'il te plaît"*

Courant du mois de juillet qui suit, Laurène passe ses vacances auprès de son père ; ils restent sur R., Monsieur Delmère ayant des obligations. Cependant, devenu enseignant, il a du temps libre qu'il décide de consacrer à la remise à niveau de sa fille en

mathématiques. Ainsi, jour après jour, il installe sa fille au bureau devant des exercices de mathématiques et ne l'autorise à en bouger que lorsqu'elle aura enfin réussi. A ce rythme, sous la pression paternelle, Laurène sent une boule d'angoisse s'installer et l'étouffer de plus en plus. Les mathématiques sont de plus en plus synonymes d'échec ; cet objet se transforme en instrument de torture. Au bout de 15 jours de ce régime, Monsieur Delmère demeurant inflexible, s'énerve plus que de coutume. Au-delà des railleries, des qualificatifs dégradants, il donne de petits coups de plus en plus réguliers à Laurène. Tantôt avec les mains, tantôt avec les pieds.

**Laurène** : *c'est comme si j'avais séparé ma tête de mon corps. J'entendais une voix qui suppliait "arrête, papa, s'il te plaît". Mais il continuait. Alors j'ai suffoqué, j'ai fait une crise. Il m'a traînée dans la salle de bain. Je me suis dit : "reste consciente, il peut te violer". Il m'a poussée sous la douche toute habillée et a ouvert le robinet. J'ai senti l'eau glacée sur mon visage. Après il était tout gentil avec moi. Moi, j'étais hagarde.*

Laurène reste chez son père jusqu'à la fin du séjour légal. Monsieur Delmère se montre attentionné, patient avec elle comme s'il cherchait à effacer cet épisode où quelque chose l'aurait dépassé. Mais Laurène est effractée ; elle attend d'être à nouveau auprès de sa mère, puis met deux jours entiers avant de pouvoir se confier à celle-ci.

Les relations entre Monsieur et Madame Delmère étaient devenues conflictuelles au fil des ans surtout concernant l'éducation de leur fille. Madame Delmère voyait de plus en plus en son ex-compagnon un individu "pervers". Ce qui s'est produit entre sa fille et lui, cette attitude de violence tant verbale que physique la conforte dans son analyse. Elle inscrit donc sa fille dans un processus de victimisation dont elle se revendique aussi.

Tout au long de son année de 3<sup>ème</sup>, Laurène ne "sèche" pas mais elle commence à avoir des difficultés à se rendre en cours. Des crises de spasmophilie apparaissent. Elle a souvent des malaises. *"Mais je ne mangeais presque rien donc c'était normal"*. Elle fréquente souvent l'infirmerie du collège : la professionnelle l'écoute puis la renvoie en cours. Les profs ne réagissent pas trop. Laurène commence à fréquenter les pys. Pendant les congés de Noël, Laurène rase sa frange de cheveux jusqu'à hauteur de la fontanelle. Fin de 3<sup>ème</sup>, elle teint ses sourcils en noir pour faire pression sur sa mère. Déjà en 4<sup>ème</sup> elle avait pensé se teindre les cheveux et s'habiller en noir. Sa mère le lui avait interdit. Laurène se rappelle combien elle se sentait en pâmoison devant le

mouvement gothique : "*ça m'a toujours fascinée*". Comme lorsque toute petite, sa grand-mère maternelle lui raconta pour la première fois une histoire de monstres et de sorcières. Elle se souvient d'avoir eu peur et en même temps d'en avoir voulu encore. A court d'imagination, Madame Trull avait choisi de lui conter des récits tirés de la mythologie grecque.

Début juillet 2002, juste avant de partir en cure avec sa mère pour 3 semaines de traitement contre la spasmophilie dans un centre thermal des Pyrénées, Laurène se rappelle avoir connu un véritable trou noir : "*je voulais mourir donc mon look ne m'intéressait plus.*" Elle commence à porter le noir.

La cure couvre la seconde quinzaine de juillet et la première semaine d'août. Laurène y fait la connaissance d'une jeune fille qui s'affiche comme gothique : toute de noir vêtue et maquillée de façon à détacher son regard et ses lèvres d'un teint outrageusement blafard. Cette jeune fille sympathise avec Laurène et lui fait miroiter les avantages d'un lycée expérimental autogéré.

*« Je sais ce que c'est de rencontrer la Mort »*

Un matin, de bonne heure, Laurène se réveille ; elle ne peut garder le lit, il lui faut sortir, quitter les thermes. Elle est à jeun mais cela importe peu : elle s'éloigne du lieu de soins juste couverte de quelques vêtements. Elle est attirée par les montagnes qui l'entourent ; elle marche sans but. L'établissement a disparu derrière elle depuis longtemps. La chaleur commence à produire son effet d'étouffement et de fatigabilité. Laurène traverse un pâturage qui lui semble aussi désert que le long chemin qu'elle vient de parcourir. Mais Laurène n'est pas une fille de la montagne, c'est une citadine. Aussi lorsqu'elle rencontre cet animal à cornes et à sabots, propriétaire de l'espace qu'elle est en train de fouler et dont la robe de longs poils blancs flotte au vent de la course effrénée qu'il vient d'engager vers elle, elle sait que son heure est venue : qu'elle doit mourir.

**Laurène** : *Je sais ce que c'est de rencontrer la Mort. Vous pensez tous que je fais du cinéma ; vous ne pouvez pas comprendre parce que vous ne l'avez pas vécu.*

Elle reste pétrifiée de frayeur, défaille et ne souvient plus vraiment comment elle s'en est sortie. Elle a erré, proche de la déshydratation, de l'hypotension et de l'hypoglycémie jusqu'à croiser le chemin d'un jeune couple en balade. Inquiets face à

cette jeune fille au teint aussi blanc que spectral, ils réussissent à lui faire bredouiller d'où elle vient et la reconduisent aux thermes.

**Thérapeute :** *tu as ressenti la même frayeur que pendant l'été 2001 quand ton père t'a traînée sous la douche ?*

**Laurène :** *Oui et non parce que cette fois mes pensées ne se sont pas détachées de mon corps ; je savais que j'allais mourir. Quand je pense aujourd'hui à ce qui s'est passé avec mon père, je n'ai plus peur ; quand j'évoque l'animal, je ressens encore la même terreur.*

La frayeur, cette substance génératrice de non-sens, se loge définitivement en Laurène. Progressivement, elle se replie sur elle-même, évite de sortir au grand jour et se protège de l'action du soleil. Laurène se familiarise avec la solitude, l'ombre, la nuit, le froid.

De retour à R., Laurène traîne son ennui dans la ville ; elle croise des jeunes qui errent comme elle au gré des rues. Ils sont en groupe, certains portent des cicatrices comme celles qu'exhibent Marylin Manson, ce chanteur de Metal dont Laurène est fanatique. N'a-t-elle pas déjà rasé sa frange pour lui ressembler un peu ?

Laurène sent qu'elle doit essayer. Les premières scarifications sont de cette époque. Elles laissent des croûtes que Laurène entretient. Le sang perle. Laurène a besoin d'écrire avec cette substance rouge qui suinte. Elle prend la pointe d'un compas, la trempe dans son sang et laisse guider sa main sur la feuille.

**Laurène :** *Des mots en latin me sont venus. J'ai fait le plus simple possible. Je demande de l'aide, j'affirme que c'est ma dernière chance parce que j'ai déjà tenté autre chose et que ça ne marche pas. Je me suis adressée à Satan ; je l'ai tutoyé. Quand je m'adresse à dieu, je le vouvoie ; c'est bizarre je n'y avais jamais pensé !*

Puis elle surligne à l'encre rouge. Elle mesure les conséquences de ce qu'elle vient de faire et prend peur.

**Laurène :** *puis je l'ai brûlé parce que j'avais peur ! Si je n'en avais plus voulu, je l'aurais jeté dans une poubelle."*

Une sorte d'engrenage s'installe.

**Laurène :** *après, il me fallait me faire des scarifications pour que ça me soulage."*

Progressivement, Laurène se métamorphose, son changement s'amplifie.

**Laurène :** *je me suis sentie attirée par le miroir pour regarder non pas mon reflet mais à travers ; puis j'ai commencé à voir. Des visages de filles de tous les âges et bizarres.*

*Elles avaient l'air bizarre, pas net, un peu flou. Puis ça allait trop vite, j'ai cru que j'allais être emportée...*

Laurène s'écarte du miroir. Pour se rassembler. Mais dans la journée, cet objet réfléchissant agit sur elle, elle doit y retourner. Au fur et à mesure, les visages ne sont pas forcément ceux de morts mais ils sont toujours bizarres.

**Laurène** : *je ne suis pas une fille de Satan.*

**Thérapeute** : *Tu es fille de qui ?*

**Laurène** : *Je sais pas.*

Le besoin de se rendre devant le miroir la dépasse.

**Laurène** : *ça s'impose à moi, c'est instinctif.*

## PROPOSITIONS

### ***Nominations***

Madame Delmère porte à la fois le prénom de sa mère et celui de sa grand-mère maternelle : Claude + Marie.

La mère de Madame Delmère a épousé un homme déjà marié et père d'un garçon. De ce couple sont nés 4 enfants, d'abord 3 filles puis plus tard, un garçon, premier (et dernier) fils qui porte le prénom du père : Marc. Paradoxalement ce n'est pas la fille aînée qui porte le prénom de la mère et celui de la grand-mère mais la seconde. Est-ce parce que la première fille naît hors mariage ? Est-ce par qu'elle arrive après une grossesse interrompue ?

Madame Delmère a toujours voulu nommer son enfant Laurène, si c'était une fille. Petite déjà, lorsqu'elle jouait, les sujets en papier qui lui servaient de poupées, elle les appelait "Laurène".

Etymologiquement Laurène dériverait du latin « *Laurus nobilis* », *Laurier (sauce)* : La mythologie rapporte que la nymphe Daphné poursuivie par Apollon implora Minerve qui la changea en laurier. Pour honorer cette vertu, Apollon voulut que cet arbre lui fût consacré, et depuis il porte sur la tête la couronne de laurier.

C'est avec une branche de laurier qu'est fait le fameux caducée (du grec *Kerukeion* = baguette de héraut). [...] Dans notre tradition, le laurier protège partout de la foudre et



guérit les fiévreux : pour cela on emporte un brin de laurier à la messe du dimanche. On fait le signe de croix en le tenant dans la main lorsqu'on récite l'évangile. Au retour, on dépose le laurier sur la poitrine du malade. (Poitou)

Des branches de laurier accrochées dans une maison éloignent la maladie et un brin sous l'oreiller promet de beaux rêves.

Toutefois, Laurène peut dériver du grec λαύρα « conduit, chemin étroit » qui a pris en grec médiéval le sens de « réunion de cellules où vivaient les anachorètes, sans être en communauté » donnant ainsi le terme lauré qui représente pour les chrétiens d'Orient un Monastère. « La Sainte-Laure, se dit, par excellence, du monastère de Saint-Athanase, le plus célèbre des monastères du mont Athos »

### ***Remarque clinique***

En nommant ainsi son premier enfant, de surcroît une fille, « *Laurène* », Madame Delmère n'induit-elle pas la relation thérapeutique que beaucoup de professionnels supposent entre Laurène et sa mère ?

A moins que cette nomination n'ait induit le comportement de réclusion dans lequel Laurène a fini par s'enfermer progressivement entre 15 et 16 ans ?

### ***L'objet miroir***

Le miroir signe les premières apparitions ; puis Laurène cherche à confirmer l'être, les êtres, ensuite elle veut s'en débarrasser. Elle se met en quête de toutes les possibilités (épilations, nourriture) qui lui permettront d'y parvenir. Or la seule voie possible qui s'impose à elle, c'est de s'en remettre à un être, de pactiser « *je te donne mon âme, tu m'aides à aller mieux* ». La fabrication de l'objet Pacte aggrave cependant les symptômes de mal-être. Le besoin de marquer le corps surgit en cet endroit. Les scarifications l'apaisent provisoirement.

A travers le miroir, Laurène n'a jamais vu distinctement un être (une représentation de type diable) ; la seule rencontre physique avec l'étrange, l'étrangeté, l'étranger, c'est la charge de cet animal à cornes, (un mouflon peut-être ?) dont elle a été victime pendant son séjour en cure. Et qui l'a faite fuir.

Derrière le miroir, ce sont toujours des êtres flous, certains d'apparence humaine, d'autres hybrides, blafards, sanguinolents, d'aspect terrifiant. Ils induisent une sorte de force (au sens newtonien du terme) soit d'attraction, soit de répulsion. Ils ne parlent

aucune langue mais elle dit qu'ils l'appellent par leur bras tendus. Elle a besoin de se poster devant le miroir, de le fixer, non pour se mirer mais pour voir au-delà ; elle se dit comme en « transe », une forme de détachement de ses pensées du corporel mais elle n'est pas tendue, ni tétanisée. Elle est comme prise dans un tourbillon. Elle prend peur ; elle quitte l'attractivité de l'objet réfléchissant et se sent très mal. Mais elle a toujours besoin d'y retourner. Elle peut faire cela plusieurs fois par jour. Le miroir devient objet de passage pour Laurène après son expérience traumatique avec son père. Après l'épisode de l'animal, cela devient plus prégnant.

### ***L'intime de Laurène : sa chambre***

Laurène m'a autorisée une seule fois à pénétrer dans sa chambre. Elle la décrit comme témoin, pour une partie, de ce qu'elle était avant (mais avant quoi ? avant son expérience traumatique avec son père ? avant sa rencontre avec l'animal ?) ; pour une partie, de l'état d'esprit dans lequel elle navigue, se noie parfois. Un poster format raisin de Marilyn Manson<sup>7</sup> accroche le regard par son aspect antéchrist quasi inhumain, un maquillage soulignant un teint blafard, des sourcils rasés, le cuir chevelu laissé nu (épilations que Laurène a reproduites à la base frontale de son cuir chevelu jusqu'à la fontanelle pour la première fois le 24 décembre 2001).

### ***Métamorphose de Laurène sur deux ans***

En 4<sup>ème</sup> : belle adolescente à la chevelure blond foncé flottant sur ses épaules, les traits supérieurs dissimulés derrière une frange.

En 3<sup>ème</sup> : pendant les vacances de Noël, elle coupe sa frange puis rase le tout jusqu'à hauteur de la fontanelle. Une raie au milieu partage symétriquement des cheveux mi-longs, raides. Les sourcils sont accentués au crayon noir. Aux vacances d'été, Laurène modifie sa garde-robe, elle délaisse les vêtements colorés au profit de "fripes" déclinant la gamme des noirs. Parfois, elle souligne ses lèvres d'un rouge écarlate. Elle teint ses cheveux : ils doivent être aussi noirs que la robe du corbeau.

Elle commence à fuir la lumière, le soleil...

---

<sup>7</sup> Chanteur américain se présentant comme antéchrist du POP ; il fut interdit de concerts en France suite à des mises en scène violentes.

Peu après la rentrée de 2<sup>ème</sup> : Le masque que lui renvoie le miroir ne la satisfait pas ; Laurène supprime toute trace de pilosité sur son visage. Sans sourcil, le front artificiellement dégagé, le teint laiteux comme démesurément anémié, Laurène maquille artistiquement son regard : un trait d'eye-liner noir volontairement épais souligne les paupières supérieures, les paupières inférieures sont rougies, les lèvres virent au charbon ou au violet... Les ongles sont peints d'un vernis brun noir. Certains signes minutieusement écrits ou dessinés sur tout support semblent vouloir trahir une certaine reconnaissance : la tendance gothique avec ce qu'elle affiche de sculpture anatomique, d'expressions ostentatoires de rejet du christ, de goût pour des musiques type Metal ou provenant des profondeurs moyenâgeuses. Sur le corps, se laissent deviner les cicatrices de coupures nombreuses, peu endurées. A l'évidence, elles ne sont jamais faites pour mettre en risque vital ; Laurène se scarifie en évitant soigneusement la proximité de veines ou artères principales.

Aux vacances de Noël : les sourcils de Laurène ont repoussé, une naissance de frange se dessine, les racines naturelles apparaissent.

Pendant les vacances : Laurène raccourcit une première fois ses cheveux à hauteur des maxillaires puis elle en fait une coupe dégradée.

Début février (appendicite) : Laurène porte les cheveux courts, sans teinture, les sourcils ont repris leur dessin naturel.

Mi-mars (décès de la grand-mère maternelle et crémation) : le WE qui suit les obsèques, Laurène rase ses sourcils.

Elle refuse ensuite toute trace de poils pouvant souligner ses arcades, et coupe semaine après semaine ses cheveux jusqu'à se présenter la tête quasiment nue, tout juste couverte d'une toison d'un millimètre.

A l'été : Les cheveux de Laurène ont repoussé ; les sourcils amorcent une repousse qu'on fait plus que deviner. La bouche est méticuleusement dessinée d'un rouge brun sobre et discret. Abstraction faite de ses vêtements noirs et de son teint laiteux, Laurène ne montre plus aucun signe ostentatoire d'appartenance au mouvement gothique. Seules ses mi-jambes restent épilées. Elle dissimule sa féminité sous de longues jupes ou des pantalons affublés de pans de tissu.

**Laurène** : *Je veux être androgyne.*

A échanger avec Laurène, elle reconnaît son ambiguïté vis à vis de la gente féminine...

Laurène parle d'aggravation de son état à l'été 2002, suite à une profonde dépression.

En avril 2002, soutenue par sa mère qui a saisi le JAF pour faire modifier le droit de visite et d'hébergement ainsi que le montant de la pension alimentaire, Laurène a été entendue par le JAF. A cette occasion, elle a accusé son père de rigidité éducative, décrivant avec force détails combien il la dévalorisait et l'obligeait à se plier à la mise en œuvre de sa propre conception de l'élevage d'un enfant, tant du point de vue éducatif que scolaire.

Madame Delmère parle de son ex-époux comme d'un personnage usant à plaisir du harcèlement moral, tant à son égard que contre leur fille. Elle explique les difficultés scolaires de Laurène dans les matières scientifiques (physique / chimie, mathématiques) en réaction à l'intérêt de cet homme pour de telles matières, devenu après un parcours d'errance, professeur en lycée technologique et professionnel.

Un soir chez son psychiatre du moment (Laurène consomme les thérapeutes, soit parce qu'elle n'y trouve pas sens, soit parce que la mère estime le professionnel incompetent), Laurène fait une "crise" : l'ami de sa mère, alors hébergé chez Madame Delmère et que Laurène présente comme particulier et notamment en raison de la mère de ce dernier qui serait une "sorcière", se vante d'avoir provoqué la crise (pour que le psychiatre comprenne réellement ce dont elle souffre, qu'il pose enfin un diagnostic pertinent et que Laurène soit hospitalisée).

Par crise, Laurène entend : elle s'est entendue tenir au psychiatre des propos hyper outranciers, le tutoyant, l'injuriant... Le psychiatre aurait dit s'être trompé sur le diagnostic et consécutivement a demandé son hospitalisation (3 semaines) pour modifier le traitement initialement prescrit (Deroxat). Dans la réalité, il a cessé tout antidépresseur.

Laurène rechignait d'ailleurs à prendre la molécule : *"ces médicaments me donnent des sautes d'humeur"*.

## RECIT THERAPEUTIQUE

### *Loin de l'Auvergne natale*

*Marie Vezac*

Marie née Vezac, épouse C. a croisé dans sa vie deux Italiens, l'un du Nord, l'autre du Sud. Elle se trouve enceinte de celui du Nord mais apprend qu'il est déjà marié et père de famille. Elle [lui] cache sa grossesse. Elle a 33 ans, travaille comme "gens de maison" (femme de ménage ?) dans des familles parisiennes. Elle était montée à la capitale très jeune pour y trouver du travail.

Sa mère meurt lorsqu'elle a 5 ans, son jeune frère, Claude, a tout juste 3 ans.

En l'occurrence, durant toute sa vie de grand-mère, Marie n'a de cesse de demander à ses petits-enfants, Madame Delmère et sa fratrie, de se rendre à l'église, d'aller à la messe, prier pour elle.

Un cousin "éloigné" de Madame Delmère, cousin issu de germain de Marie, sa grand-mère, embrasse la religion, devient chanoine, théologien renommé, puis finit ses dernières années chez les pères trappistes, à proximité de la tranchée où l'un de ses frères est décédé lors de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale (conflit 14 – 18).

Cette grand-mère, Marie Vezac, se disait "**pécheresse**" en raison de sa grossesse, survenue dans sa **33<sup>ème</sup> année**, à cause d'un homme déjà marié et père de famille. Claude, l'enfant né de cette rencontre, qui deviendra la mère de Madame Delmère, s'est d'abord appelée "Vezac" ; plus tard, lorsque Marie épouse son second compagnon italien, du Sud cette fois, Claude portera le nom de cet homme qui la reconnaît par l'acte de mariage. Mais ce nouveau couple reste stérile.

*Claude Vezac C.*

Madame Trull, grand-mère de Laurène, naît en 1927.

Elle accepte un avortement à 18 ans (1945).

En 1947, naît la sœur aînée de Madame Delmère. Ce sont "Marie et son mari italien" qui aident à l'interruption de grossesse puis au paiement du divorce du père de leur petite fille. Madame Delmère naît après ces turbulences. Pour elle, c'est pour toutes ces

raisons qu'elle se nomme Claude Marie. Mais à regarder de plus près, Claude est également un prénom masculin, celui du seul frère de Marie mort en 1918 pour la France.

*Claude Marie Trull*

Claude née Trull, épouse Delmère, mère de Laurène, épouse en premières noces, vers 21 / 22 ans un homme qui répond à l'appel du citoyen.

On sort des événements de mai 68. Elle était très impliquée dans les mouvements.

Le service militaire n'est pas réformé en soi ; il s'agit de servir la république. Quand bien même, beaucoup s'y plient sans conviction intellectuelle, ni philosophique ; c'est un rituel de passage : *punto*.

Madame Delmère, engagée dans un cursus universitaire artistique, abandonne les Beaux-Arts ; elle doit faire tourner le ménage !

Le couple reste infructueux...

Madame Delmère attende à ses jours en octobre 1980. Elle reste dans le coma.

Elle rencontre Monsieur Delmère en avril 1981.

### ***La tentative d'autolyse de Madame Delmère***

Madame Delmère parle de métamorphose. Avant cet acte, elle n'aurait jamais pu s'intéresser à Monsieur Delmère de 11 ans son cadet ! (morale religieuse ?)

C'est Madame Delmère qui finit par demander le divorce ; pourtant les années suivantes, les parents passent encore des vacances ensemble avec (pour ?) leur fille.

*Laurène*

Laurène naît 6 ans après la rencontre entre ses parents. Madame Delmère avait accepté d'avorter tout au début de sa liaison.

### ***L'appel au dehors***

Pendant les vacances de Noël 2002, un soir, Laurène quitte le domicile aux environs de minuit. Les êtres sont là, elle a peur de la violence dont elle pourrait être capable ;

quelques jours auparavant, elle était couchée et s'était vue en train de tuer sa mère penchée au-dessus d'elle. Pour une fois, parmi les êtres venant la visiter, l'un avait pu être identifié. Mais sa mère !

Laurène est très mal en cette nuit ; sa mère est couchée, elle a pris un somnifère tant il est vital pour elle de dormir enfin. Laurène sent que les êtres vont apparaître, elle n'en veut pas ; elle fuit ... Elle trouve refuge chez son ancienne camarade de collège. La mère l'accueille ; elle n'avertit pas Madame Delmère.

Laurène a rencontré cette camarade à son arrivée dans son nouveau collège. La mère de celle-ci est catholique, pratiquante. Le père est particulier ; la médecine l'a pensé comme malade. Il est suivi en psychiatrie, est souvent hospitalisé. Les sciences médicales ont tranché : il souffre d'une psychose ; un schizophrène ?

La camarade de Laurène, comme Laurène, est l'enfant unique du couple qui l'a conçue.

La camarade de Laurène, comme Laurène, est élevée par sa mère...

Madame Delmère a le sentiment que cette femme, qui, au début des relations amicales entre leurs filles, lui est apparue sympathique jusqu'à instaurer le tutoiement comme code social de leur communication, lui "vole" sa fille. Laurène serait sous influence !

N'est-ce pas cette femme qui a entraîné Laurène dans l'étiologie du "harcèlement moral" interprétant les relations de celle-ci avec son père comme telles ? Pour Laurène la proposition de cette femme avait fait immédiatement sens ; voilà pourquoi elle traverse de telles souffrances intérieures ! C'est comme si cette femme lui avait seulement soufflé les mots pour désigner ce qu'elle pensait (ressentait) au fond d'elle. Il faut dire que la mise en œuvre du droit de visite et d'hébergement entre ses parents, si elle fut simple et claire en ses débuts, devint au fil des années (donc des évolutions de vie de chacun) de plus en plus conflictuelle ; jusqu'à demander l'arbitrage de la justice !

## TECHNIQUE

### *Le rêve sur l'objet*

La nécessité de faire des propositions concrètes à Laurène s'est fait sentir dès l'instant où le travail que j'ai entrepris avec elle m'a poussée au-delà de mes missions strictes d'assistante sociale scolaire. Consciente de cela, j'ai construit un cadre d'intervention prenant en compte que je recevais Laurène dans mon bureau dans le contexte de sa scolarité, que j'organisais des rencontres avec sa mère à leur domicile me situant en cet endroit comme clinicienne et chercheur, qu'afin de rester cohérente et crédible aux yeux de l'institution et de la famille, j'ai insisté pour que Laurène continue à avoir un espace thérapeutique individuel tiers.

Néanmoins, à chaque rencontre avec Laurène, très vite, nous dépassions l'aspect strictement scolaire de sa problématique. Ce qu'elle donnait à voir en ces lieux n'était qu'une conséquence d'éléments à identifier. Progressivement l'idée de donner à Laurène un objet fabriqué s'est imposée à moi. Mais quoi ? A partir de quels éléments de nos rencontres ? Le peu de propositions que j'avais pu lui faire n'avaient guère montré leur efficacité<sup>8</sup>. Sauf à déconstruire avec elle les logiques existantes derrière certains de ses actes — scarifications et épilation totale. Courant décembre, alors qu'aucun rendez-vous n'était prévu — bien qu'il eût été nécessaire de rencontrer Laurène ou sa mère de façon assez régulière, je n'ai jamais systématisé nos entretiens — je fis un rêve en plusieurs actes ; il faut dire qu'il n'était pas banal. Les éléments constitutifs d'un « objet actif » à fabriquer pour Laurène me sont apparus l'un après l'autre et ce de façon très précise. Entre chaque « ingrédient », j'avais le sentiment de me rendormir, comme pour chercher la suite de la marche à suivre. Je savais que l'objet devait être compact et complexe. Ce qui m'était dit s'annonçait comme tel !!!

---

<sup>8</sup> Une première prescription s'était imposée à moi : Laure devait enfermer une poignée de sel gris non industrialisé dans un mouchoir ; elle devait fabriquer autant de pochons qu'il y a d'ouverture dans sa chambre plus un à mettre sous son oreiller. Elle devait aussi matin et soir faire des gargarismes d'eau salée avec ce même sel brut.

Une seconde prescription suivit l'identification de Marie : Laure devait se rendre dans une église et y faire brûler une bougie devant la vierge.



D'emblée, il s'agissait d'un mouchoir trempé dans de l'eau bénite ; puis ce mouchoir devint enveloppe dans laquelle il fallait enfouir les cendres d'une écriture, sorte de prière incluant le nom de dieu — renseignements pris auprès d'une experte<sup>9</sup> en fabrication des avatars de pacte (c'est sa façon d'appeler ce qui pourrait être pensé comme "contre pacte"), l'écriture devait aussi comporter les prénoms de Laurène, de sa mère et de sa grand-mère, ainsi que le mien et également un texte antéchrist (sorcier ?) ; une 3<sup>ème</sup> étape indiquait qu'il fallait y ajouter du gros sel brut ; ensuite de la petite monnaie, un ou deux cents mais combien ? Ni une pièce (unicité), ni deux (dualité). 7, ce chiffre surgit clairement parce qu'au 7<sup>ème</sup> jour, dieu avait créé le monde. Enfin, pour clôturer l'ensemble, une seconde enveloppe délimitant tel le derme le dedans et le dehors. Le tout cousu solidement. L'objet était à déposer sous l'oreiller pendant 7 jours ; puis à porter sur soi en fonction des difficultés ressenties.

### ***Quand les patients sont la mesure de votre efficacité !....***

Mais Laurène est quelqu'un de pragmatique ; elle n'achète pas au comptant les prescriptions que ce soit celles de la médecine, celles d'un magnétiseur, celles de tout professionnel susceptible d'agir sur elle, y compris moi-même. Elle questionne, veut saisir la logique, identifier les intentions.

Je me prête à cette contrainte et lui donne à voir la genèse de ma proposition lui montrant combien la personne qui prend des risques n'est pas forcément celle qui accepte le "jeu". Laurène consent à dormir pendant 7 nuits sur un mouchoir blanc qu'elle aura acheté.

Mais Laurène ne tient pas ses engagements. Les jours passent et le mouchoir n'est pas acquis. En janvier, la situation au lycée se dégrade encore. Dès la rentrée de Noël, Laurène est de plus en plus la proie de crises d'angoisse.

Avec l'infirmière, nous organisons la mise en arrêt maladie prolongé de Laurène avec scolarisation à domicile ; nous voulons prévenir sa déscolarisation pure et simple et refusons l'identification de ses symptômes comme résultant d'une phobie scolaire. Je contacte son médecin généraliste pour obtenir de lui un certificat médical allant dans

---

<sup>9</sup> Cf supra - MARION Catherine

notre sens, sachant que de son thérapeute, j'obtiendrais plus difficilement ce type de document. Il faut dire que ce dernier est tout récemment inscrit dans le réseau tissé autour de Laurène et de sa mère ; depuis 6 mois, Laurène a changé plusieurs fois de psy. Généralement au bout de 3 séances, elle décide d'arrêter les rendez-vous ; parfois, c'est sa mère qui, dès le premier entretien, estime que le professionnel ne convient pas. Les deux femmes se posent comme expertes de leurs difficultés psychologiques et n'acceptent pas que les professionnels ne tiennent pas compte de ce qu'elles déposent. D'ailleurs Laurène n'a jamais parlé de ses expériences "particulières" ; elle adapte son discours en fonction de son interlocuteur. Elle a bien essayé à l'hôpital auprès des infirmières mais s'entendre répondre "*dépression, envahissement de la pulsion de mort*" a fini par la faire taire. Comme beaucoup d'ado, elle parle très peu chez son psy. De toute façon, je lui laisse cet espace. A quoi bon investiguer ce lieu privé tenu à l'écart de tout observateur ?

### ***Que faire avec les morts ?***

Tout au long de cette prise en charge qui a débuté en novembre et s'est arrêtée de fait fin juin en raison du départ de Laurène et de sa mère en cure, je me suis attachée à travailler à plusieurs niveaux. Bien sûr, il y avait les moments de rencontres individuelles avec Laurène mais je faisais toujours suivre ces dernières de séances incluant la mère. Etonnamment Laurène pouvait rester en entretien avec moi pendant plus d'une heure sans être trop agitée, seuls quelques rires sarcastiques la secouaient parfois ; en séance avec sa mère, elle ne tenait pas en place plus de quelques minutes, provoquant le conflit entre elles deux. Néanmoins, au fil des rencontres, les séances à trois devinrent de moins en moins tendues, jusqu'à permettre d'aborder sereinement les points qui continuaient d'être source de tension. Si je n'ai jamais rencontré Madame Delmère en entretien individuel, il n'en demeure pas moins qu'elle me sollicitait à loisir par téléphone. Les entretiens qui s'ensuivaient étaient denses et se ponctuèrent souvent d'une prise de rendez-vous. C'est avec la mère de Laurène que le traitement de leurs morts<sup>10</sup> fut envisagé : elle s'est emparée de mes prescriptions en activant son réseau familial d'Auvergne pour organiser :

---

<sup>10</sup> Je vous renvoie à la thèse pour le doctorat en psychologie de Magali MOLINIE : « Clinique des relations entre les vivants et les morts. Une contribution à la psychologie et à la psychopathologie du deuil », soutenue le 7 décembre 2005 et parue aux empêcheurs de penser en rond sous le titre « Soigner les morts pour guérir les vivants », Paris, novembre 2006.

1. de faire dire une messe pour Marie
2. l'inhumation de l'urne de sa mère auprès de la sépulture du père de Marie ; cet événement est resté néanmoins suspendu à la position de son frère Marc puisqu'il avait subtilisé l'urne contenant les cendres de leur mère et qu'il refusait toute négociation avec ses sœurs.

Madame Delmère a aussi entendu qu'il fallait apaiser son père et pour ce faire, elle a fait dire une messe pour lui et sa mère le 31 mai 2003, unissant à nouveau ses parents mais cette fois dans leur vie de morts.

Mon travail avec la lignée paternelle, travail effectué sans la présence de Laurène, s'est plutôt inscrit dans l'identification des objets propres à leur monde aux fins de pouvoir les articuler avec le monde maternel dans lequel Laurène a, à l'évidence, été préférentiellement fixée.

Laurène a fini par tester l'objet. Elle a refusé cependant de le porter à demeure contrairement à ma prescription. Forte de cette attitude, j'ai cherché à mesurer l'efficacité de l'objet.

**Thérapeute :** *ressens-tu une différence Laurène entre les moments où tu le portes et ceux où tu es sans ?*

**Laurène :** *pas vraiment*

**Thérapeute :** *te sens-tu mieux ? As-tu l'impression d'être protégée ?*

**Laurène :** *non. Par contre, lorsque je le porte, mes pensées ne sont plus confuses, je peux les organiser.*

Effectivement, Laurène a recommencé à écrire ; elle me soumet de son propre chef sa prose. Elle conserve une rhétorique style « Romantisme du XIXème ». A ma grande surprise, son écriture s'est modifiée : avant, Laurène calligraphiait les « R » à l'envers, l'écriture n'était pas fluide ; à présent les « r » se présentent à l'endroit, les lettres suivent les mots avec facilité. Enfin, chose remarquable, Laurène a repris son prénom de baptême : elle ne signe plus du qualificatif dont elle s'était affublée au moment de la fabrication du Pacte, suite de noms portant en son sein l'un des substantifs désignant le diable...

## CONCLUSION

Cet écrit, ce travail que je qualifierais de reconstruction d'une histoire familiale prenant en compte, en quelque sorte, une nouvelle façon de penser les ascendants ainsi que leur façon d'agir sur les vivants, a été soumis à l'expertise de la jeune concernée. La séance fut longue, propice au déploiement de cette clinique spécifique tant Laurène interrogeait chaque proposition de (re)construction du récit. Néanmoins au terme de cette expérience thérapeutique, elle a conclu tout simplement que cela lui avait permis de mettre de l'ordre dans l'histoire de sa famille. Histoire qu'elle connaissait mais « *à sa manière* ». Finalement elle y voyait plus clair !

Laurène a été inscrite pour la rentrée suivante dans un lycée privé. Elle devait y refaire sa seconde générale avec un peu plus de visibilité quant à son orientation professionnelle. Ce qui est remarquable dans le choix de ce type d'établissement dont on sait qu'en France, il appartient aux institutions précisément non laïques, c'est que Madame Delmère a envisagé fortement la participation de sa fille aux cours d'aumônerie proposés en option dans leur projet pédagogique...

A travers cette vignette clinique, cet apprentissage d'une technique de prise en charge thérapeutique originale, j'ai cherché à montrer comment, en faisant le pari de négliger la voie monoïdéique de l'intrapsychisme et ses conclusions réductrices, il s'avérait heuristique de pousser au-delà nos investigations, en restant vigilant à ne négliger aucune piste, quand bien même l'une d'entre elles ne s'inscrirait pas dans le cadre théorique initial.